

Né en 1944, Dan Fante est le fils de l'écrivain John Fante. Il entame sa carrière littéraire sur le tard, à l'âge de 45 ans. Arrivé à New York après ses études, il enchaîne les petits boulots : chauffeur de limousines et de taxis, laveur de carreaux, détective privé... Cette période de sa vie, marquée par l'alcoolisme et les ennuis judiciaires, trouvera de nombreux échos dans ses écrits ultérieurs. Son premier roman, *Les anges n'ont rien dans les poches*, paraît en 1996. Installé dès lors à Los Angeles où il se consacre à l'écriture, Dan Fante a embrassé tous les domaines : romans, nouvelles, poésie, pièces de théâtre. Il est décédé en novembre 2015.



Dan Fante

LIMOUSINES BLANCHES  
ET  
BLONDES PLATINE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Philippe Aronson*

*Points*

Une première édition de la traduction française  
est parue en 2010 aux éditions 13<sup>e</sup> note.

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL  
*86'D*

ÉDITEUR ORIGINAL  
Harper Collins Publishers  
© Dan Fante, 2009

ISBN 978-2-7578-4102-0

© Point, 2016, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Hubert Selby Junior.  
Sans ta générosité et ta franchise, Cubby,  
je serais encore en prison en train  
de me cogner la tête contre le mur.  
*Une bouche qui cherche sa voix.*



Tu crois savoir mais en fait tu ne sais pas. Au final tu te rends compte que ce que tu penses savoir, c'est rien. Ce que tu crois savoir, c'est carrément que dalle.

A.L. Catlett

Heureux de voir que t'as enfin décroché... même si, apparemment, ça reste toujours le bordel dans ta vie.

Ken O'Brien





## Un

*Bruno, désolé de jouer l'oiseau de mauvais augure, mais l'équipe chargée des nouveaux projets s'est réunie vendredi, et les chiffres de vente du second trimestre de toutes les branches de Cannonball Press sont en baisse. Malheureusement je n'ai rien pu faire : ils repoussent la sortie de ton livre et de tous les recueils de nouvelles jusqu'à l'année prochaine au plus tôt.*

*Le meilleur conseil que je puisse te donner, c'est de le prendre comme un simple contretemps, rien de plus. Je suis convaincu que nous publierons un jour LA FIN DES HARICOTS.*

Evanston Wright, éditeur

Une putain de douche froide.

Jusqu'à ce que j'ouvre l'e-mail de Cannonball Press, je pensais que les cinq ans et trois cents pages consacrés à l'écriture de mon livre avaient valu le coup. Trois mois plus tôt ces enculés m'avaient envoyé leur accord écrit assorti d'une mirifique avance de cinq cents dollars. J'allais enfin être publié.

Erreur.

J'ai imprimé le putain d'e-mail de Cannonball, souligné au feutre noir *un jour*, puis scotché le tout sur le mur de ma chambre juste au-dessus de mon bureau.

C'est ça, oui, et *un jour* quand les cons voleront je serai chef d'escadron.

Tout à coup j'ai compris à quel point je détestais mon putain d'ordinateur et tous les ordinateurs au monde pour leur facilité à transmettre de si mauvaises nouvelles. J'ai écrasé mon poing sur le bureau, maudissant mon ami Eddy Dorobek : un an plus tôt, ce connard avait réussi à me dégoûter de l'antique machine à écrire Underwood de feu mon père, et à me fourguer son vieil ordinateur portable. J'emmerde Eddy Dorobek et tous ces logiciels, DVD, e-mails et *chats* qui pourrissent *instantanément* la vie des gens. J'emmerde aussi Google et MySpace. Et j'emmerde cet enculé d'Evanston Wright de Cannonball Press pour n'avoir même pas pris le temps de foutre un timbre sur une enveloppe et se fendre d'une putain de lettre manuscrite.

Depuis deux ans, je gardais sur mon répondeur un message de mon mentor en littérature et écrivain préféré, Hubert Selby Jr. Une faille temporelle de trente secondes qui avait chamboulé ma vie.

Histoire de me remonter le moral et de calmer ma colère, j'ai appuyé sur le bouton « messages sauvegardés » de mon téléphone.

J'avais entendu ses mots des milliers de fois, les écoutant en boucle tel un tube radio – en travaillant à mon bureau, en mangeant, en lisant le journal, en me regardant dans la glace, sous la douche, en me branlant, en écoutant Van Morrison ou en faisant mes abdos. J'avais même fait écouter le message à Uncle Bill, le vieux de quatre-vingt-cinq ans qui me louait ma piaule, et à ma sœur Lucia. Les mots de Selby m'avaient évité de sombrer.

J'ai appuyé sur lecture.

*... Dante ? Bruno Dante ? Cubby Selby à l'appareil. Tu m'as donné ton manuscrit il y a quelques semaines... et l'autre jour j'ai enfin eu le temps de le regarder. Bon, déjà, j'aime tes nouvelles. Tu te doutes que beaucoup de gens me demandent de lire leurs textes. Et franchement, la plupart du temps, c'est tout bonnement de la merde. C'est dommage, mais c'est comme ça. De la merde. Par contre LA FIN DES HARICOTS est super. Tu parles avec tes tripes et ton cœur. Ça m'a touché – et plus d'une fois. Tu peux être fier de ton bouquin, Bruno. Tu m'avais dit qu'il t'arrivait d'être découragé. Il faut pas ! T'es bon et tu as ce qu'il faut pour réussir. Continue à écrire quoi qu'il arrive. Surtout, ne t'arrête pas. Ne laisse pas tomber.*

*J'espère qu'on aura bientôt l'occasion de se revoir.*

Dieu merci, Hubert Selby Jr existait.

Pendant des mois, j'avais suivi Selby à la trace dans tout Los Angeles, sans le lâcher d'une semelle. Présent à toutes ses lectures, j'avais profité d'un soir de sobriété pour prendre mon courage à deux mains et demander au maître de jeter un œil à mes nouvelles.

Après sa lecture au Midnight Special Bookstore, il a rejoint sa voiture garée derrière la librairie et j'en ai profité pour l'aborder avec mon manuscrit. Il se souvenait de moi : j'étais le type qui avait monopolisé le temps de parole lors du débat avec le public.

Cette vieille carcasse m'a souri, tapé sur l'épaule et, tirant sur sa cigarette : « Bien sûr fiston. Je lis ça et te fais signe. T'inquiète pas. Ton bouquin est entre de bonnes mains. »

J'ai appuyé à nouveau sur le bouton sauvegarde de mon téléphone. Le message de Selby était tout ce qui me restait désormais, tout ce qui m'empêchait de sombrer dans le désespoir et la folie.

## Deux

Je ne sais absolument pas pourquoi la plupart du temps je suis taré, énervé et au bord de l'explosion, ni pourquoi l'alcool, les antalgiques et le Xanax sont les seules choses qui arrivent à me calmer plus ou moins. Je ne sais absolument pas pourquoi je trouve la vie sans intérêt et nulle à chier et je sais bien que la plupart des gens ne versent pas une mesure de bourbon dans leurs céréales au petit-déjeuner. C'est juste comme ça.

La publication de *LA FIN DES HARICOTS* repoussée *sine die*, j'ai compris qu'il fallait que je trouve autre chose pour vivre que le télémarketing. Cela faisait des mois que je vendais des systèmes d'alarme Pinkerton depuis ma grotte, un bureau situé dans un immeuble industriel borgne et en béton de Manhattan Beach. Une centaine d'appels par jour qui débouchaient sur cinq ventes fermes. Un vrai boulot de merde.

Constamment sous pression et picolant plus que de raison, j'ai commencé à merder au boulot et à me pointer en retard pour mon service de cinq heures trente.

Mon patron, Kassim, m'a détesté dès la première seconde, et c'était réciproque. Auparavant, ce connard à l'ego surdimensionné enseignait les maths à Téhéran. Il parlait trois ou quatre langues moyen-orientales, mais

quand il s'agissait de la syntaxe ou de la culture anglo-saxonne, il était à côté de la plaque. Chaque fois que je lui demandais de parler plus lentement ou de répéter ce qu'il venait de dire, Kassim prenait la mouche, surtout quand il y avait des gens autour de nous. Son visage se fermait et il me fusillait du regard.

Le point de non-retour a été atteint un vendredi après-midi peu avant la fin de mon service. L'interphone s'est mis à cracher : *Bruno Dante, Bruno Dante est attendu dans le bureau de Kassim. Maintenant.* Acte I.

Une fois là-bas, j'ai dû patienter pendant une demi-heure dans une salle d'attente à regarder le reste de l'équipe passer devant moi pour récupérer leurs chèques. Acte II.

Quand enfin je me suis retrouvé dans le bureau de Kassim, j'ai été accueilli par son porte-flingue, Gretchen, la responsable du personnel. Dans tout Los Angeles, il n'y avait pas de grosse truie plus écœurante, graisseuse et lèche-cul que cette harpie. Elle m'a tendu les relevés détaillés des appels de mon poste : en fait, le bon docteur Kassim et Miss Gélatine m'avaient mis sur écoute depuis un moment.

Kassim s'est mis à agiter une des feuilles du relevé. «Trois zappels perzonnels les doux derrniers jourrrs. Et quatrrre fois au courrrs derrrrier serrrvice, vous zoubliez proposer places gratuites Disneylanne, fin prrrésentazzionne.»

À ses côtés, Gretchen respirait bruyamment, hochant la tête au rythme des éructations anglicides de son patron.

Je lui ai jeté un regard interrogateur : «Je suis viré, c'est ça ?

– Exact, a-t-elle lâché. Licencié, dès aujourd'hui.»  
Acte III.

Évitant mon regard, Kassim a tendu à la truie une enveloppe. Ma paie. Miss Gélatine me l'a donnée.

Avant de partir, j'ai fourré le chèque dans ma poche de pantalon et jeté sur son bureau mon casque d'appel. Puis je me suis penché et lui ai sifflé à l'oreille : « J'espère que toi et la grosse vous vous payez du bon temps. Sans déc', je serais prêt à payer cher pour te voir l'enfourcher. »

La lourde porte en acier s'est refermée sur moi en grinçant, je me suis retrouvé sur le parking et j'ai allumé une cigarette, tirant nerveusement dessus.

La voix qui hurlait sans fin dans ma tête pour me rappeler quel sombre crétin j'étais est devenue plus stridente. De pire en pire. Dans ce genre de situation, lorsque je démissionnais ou me faisais virer ou me réveillais soûl sans savoir où j'étais, cette putain de voix me rendait fou – impossible de l'arrêter. J'ai décidé de donner un nom à cette saloperie : *Jimmy*.

Au moins j'étais libre et j'avais droit au chômage. J'avais réglé mon loyer deux semaines avant, je pouvais donc m'offrir quelques extra pour le week-end. Un ou deux livres de poche. Quelques bouteilles de bon vin. Peut-être un film. J'ai ouvert mon enveloppe pour vérifier la somme : cinq cent onze dollars.

À ce moment précis, j'ai compris que je m'étais fait baiser jusqu'à l'os : ce putain de chèque n'était pas signé.

J'étais désormais fauché comme les blés. Luttant contre l'abus de gin-tonic de la veille à coups de verres de lait et de beurre de cacahuète, je me suis assis à mon bureau, les yeux rivés sur les touches de mon ordinateur, assommé par le soleil qui tapait sur la fenêtre de

mon appartement, un trou à rats situé à Venice Beach dans la maison du vieux Bill, oncle d'une de mes ex.

Malgré mes ennuis financiers, mon inactivité forcée et l'alcoolisme permanent qui rongait ma santé et mon équilibre mental, j'avais pris à cœur le conseil d'Hubert Selby de ne pas laisser tomber l'écriture. J'écrivais chaque jour une bonne page, contre vents et marées, advienne que pourra. Ces dernières semaines, j'avais noirci mon carnet de notes, en voiture, dans les bars, aux comptoirs de cafés, et les avais saisies dans mon ordinateur. Et là, elles s'amoncelaient devant moi. Je l'avais fait. J'avais tenu mon engagement envers moi-même.

Je ne pouvais pas payer mon loyer ? J'allais devoir à nouveau enfiler mon bleu de travail, ou devenir taxi ? Cannonball Press ne publierait pas *LA FIN DES HARICOTS* avant deux ou même cinq ans ? Et alors, bordel ! J'avais beau être taré, alcoolé et accro aux antalgiques, j'avais réussi à tenir ma promesse, celle d'écrire.

Mais avec la perte de mon boulot je commençais à flipper. J'avais peur du grand crash. Depuis un an environ, je voyais cinq médecins différents pour obtenir mes cachets : Vicodin, Halcion, Xanax. Lorsque je tirais sur la corde niveau alcool pendant des semaines, je me soulageais avec ces cachets. Mais ce n'était plus possible. Je ne pouvais pas payer mes ordonnances et j'avais peur.

J'ai éteint mon ordinateur pour consulter les pages emploi du *L.A. Times* de dimanche. Je me suis arrêté à la mention « recherche chauffeurs ». J'ai été surpris par le nom de l'entreprise signataire de l'annonce : Dav-Ko.



David Koffman a décroché le téléphone et s'est tout de suite souvenu de moi. J'avais travaillé pour Dav-Ko à New York cinq ans auparavant, comme chauffeur et opérateur à temps partiel. À l'époque, son entreprise démarrait à peine et n'était guère plus qu'un groupement de taxis clandestins assurant de temps à autre des missions de chauffeur de maître. En vérité, Koffman n'avait que deux limousines : une Cadillac noire de huit ans d'âge, cabossée et affichant plus de cent cinquante mille kilomètres au compteur, et une grosse berline bleue, une Lincoln qu'utilisait surtout le patron. Les deux véhicules ainsi qu'une demi-douzaine de minibus et breaks sur le retour étaient garés derrière une station-service ; nous dirigions l'affaire depuis un trois-pièces en briques au croisement de la 64<sup>e</sup> Rue et de la Deuxième Avenue.

Koffman était un grand mec de plus de deux mètres, un commercial hors pair qui parlait à toute vitesse, et un homosexuel qui s'assumait. L'année où j'ai vécu à Manhattan, je faisais le standard avec son cousin Stewie tandis qu'il passait ses journées à inviter des gens à déjeuner pour rameuter de nouveaux clients. Stewie et moi avions la même taille de veste, et la nuit nous nous relayions dans le rôle du chauffeur, affublés d'une casquette noire et d'un nœud papillon. Nous nous précipitions pour ouvrir la portière lorsque David sortait de l'arrière de la voiture afin de distribuer ses cartes de visite, se la jouant magnat des services de limousine devant les clubs homos situés en dessous de la 14<sup>e</sup> Rue. L'entreprise marchant de mieux en mieux, j'avais de plus en plus de boulot. Au final, ma vie se résumait à l'East Side Saloon de la Première Avenue, et douze heures par jour passées derrière le volant. Impossible d'écrire. Je rentrais chez moi seulement pour dormir

et prendre une douche avant de repartir au bureau en métro. Je gagnais correctement ma vie, et à l'époque j'étais moins taré. J'ai fini par quitter mon poste, en bons termes, pour passer quatre heures par jour à vendre par téléphone des DVD pirates depuis un bureau de Times Square. Koffman ne m'en avait pas tenu rigueur.

Koffman n'avait pas changé. Il n'avait jamais aimé parler au téléphone et préférait aller droit au but : il voulait savoir quels boulots j'avais eus depuis mon départ de Dav-Ko. Est-ce que j'avais dirigé des gens, supervisé des équipes ces dernières années ? Fait autre chose que chauffeur ?

J'ai concocté sur-le-champ le mensonge adéquat. « Bien sûr. Absolument, ai-je dit. C'est sur mon CV. Je peux te montrer. »

Devant ma réponse, il est passé au niveau supérieur. Aussitôt, il s'est mis à me « vendre » sa boîte, m'expliquant chiffres à l'appui à quel point Dav-Ko était devenu une entreprise profitable et branchée depuis mon départ. La boîte gérait désormais dix limousines flam-bant neuves plus une demi-douzaine de berlines depuis un garage à trois étages situé au cœur de Manhattan. Ils avaient un garagiste à plein temps, quinze chauffeurs, et une charte de qualité. Tous les chauffeurs arboraient une casquette de marin grec et des costumes bleu trois pièces. Les chauffeurs de Dav-Ko se faisaient remarquer par un accessoire « branché » : une pochette rouge portée dans la poche de poitrine. Koffman s'est vanté du fait que sa clientèle était principalement constituée de célébrités, de rock stars et de nababs de l'*entertainment* sans cesse entre New York et Los Angeles.

Il louait depuis une semaine un bungalow au Beverly Hills Hotel, et pensait rester le temps de mettre Dav-Ko Hollywood sur les rails.

Pour Koffman, la confiance était primordiale. Je voyais bien qu'il aimait l'idée de travailler à nouveau avec quelqu'un de sa connaissance : un ancien chauffeur-opérateur comme moi. David voyait en nos retrouvailles une sorte de signe. Un heureux présage. À l'époque où nous travaillions ensemble, c'était un sacré alcoolique mondain de la scène gay. Ça n'avait pas dû changer.

J'étais conscient de ma chance. Au fur et à mesure de notre conversation téléphonique, il était de plus en plus clair que Koffman allait me proposer du boulot. Avant de raccrocher, nous sommes convenus d'un rendez-vous petit-déjeuner dès le lendemain matin au Formosa Café sur Santa Monica Boulevard, à Hollywood.

Je suis arrivé au restaurant en avance et me suis précipité aux toilettes. Une fois la porte verrouillée, j'ai posé l'enveloppe contenant mon faux CV sous le distributeur de serviettes en papier et me suis envoyé l'une des deux flasques de remontant que j'avais achetées en chemin, et ai jeté la bouteille vide à la poubelle.

J'ai ensuite pris une minute pour examiner mon visage dans le miroir. J'avais l'air en forme. Mon regard était vif. J'étais bien rasé. Comme toujours, je transpirais sous ma chemise et ma cravate était tachée – morve, bouffe ou autre –, mais cela ne se voyait pas tant que ça. Je me suis recoiffé d'un geste de la main et le tour était joué.

Histoire de réviser mon faux CV, j'ai ouvert l'enveloppe et jeté un dernier coup d'œil à l'intérieur. Si Koffman me demandait un document prouvant mon activité de chef d'équipe, aucun souci, j'étais prêt. J'avais ce qu'il fallait.

À dix heures et demie du matin, l'embouteillage du petit-déjeuner était fini. Le Formosa Café n'était pas très rempli et j'ai facilement trouvé une place près de la fenêtre.

J'étais en train de finir ma deuxième tasse de café quand le propriétaire de Dav-Ko Hollywood est arrivé. J'ai observé sa limousine de location, une Lincoln bleue avec chauffeur, s'arrêter devant le restaurant, bloquant le passage piéton de Santa Monica. Avant d'entrer, David Koffman, du haut de ses deux mètres et cent cinquante kilos, sa chevelure grise lui descendant à présent jusqu'aux épaules, s'est immobilisé devant la porte en verre du restaurant dans une vraie posture de mannequin printemps-été avec son costume échancré en lin blanc, façon Tom Wolfe. Prenant ainsi la pose, mi-homme mi-statue, il a discuté avec son chauffeur suffisamment longtemps pour que toute la clientèle du restaurant puisse le remarquer.

Il m'a serré la main et gratifié d'un sourire carnassier, avant de laisser glisser sa grande carcasse sur la banquette en face de moi. Il avait vieilli. Les années de fêtes et d'alcool avaient laissé des traces.

«C'est pour moi?» a-t-il demandé, désignant l'enveloppe marron sur la table.

J'ai acquiescé en la glissant vers lui. Ce type et ses manières de Buffalo Bill convenaient parfaitement à une ville obsédée par l'apparence et rongée par une sincérité de pacotille.

Koffman a commandé des œufs et un thé vert et, après un court échange téléphonique, a parcouru en quelques secondes mon CV avant de s'adresser à moi. «Aloooooors... t'as conduit un taxi à Los Angeles pendant plus d'un an.